

Regards sur la psychologie sociale

Sophie RICHARDOT

Laboratoire Curapp-CNRS, Université de Picardie-Jules Verne, Amiens, France

Résumé : *La principale critique adressée aujourd'hui à la psychologie sociale par un certain nombre d'auteurs-clés de la discipline est que celle-ci, en cherchant à acquérir une légitimité scientifique, s'est coupée du « social ». Afin de comprendre comment les objets psychosociaux se trouvent désocialisés et pourquoi ce type de critiques n'a pas d'effet sur la psychologie sociale, nous étudions le rapport de celle-ci à son objet en le médiatisant systématiquement par un tiers : la Science, la Demande sociale, la Psychologie, la Sociologie. C'est à partir de ce regard ternaire (Ego-Alter-Objet) proposé par Moscovici (1984) que nous suggérons de reconsidérer collectivement la relation à ses différentes instances auxquelles la psychologie sociale se réfère pour appréhender ses objets.*

Mots-clés : *psychologie sociale, état actuel, regard ternaire, demande sociale, sociologie.*

« Parfois je dis que ce qui différencie les sciences dites exactes des autres c'est que les premières ne sont pas plus exactes que les autres mais elles ont une connaissance exacte de leur imprécision. » Claude Flament (2004, p. 5)

Quel regard la psychologie sociale porte-t-elle aujourd'hui sur elle-même ? En d'autres termes : quel bilan les acteurs de cette discipline tirent-ils des recherches effectuées dans ce champ ? Que disent-ils des rapports que la psychologie sociale entretient avec les autres disciplines ? Comment appréhendent-ils sa spécificité scientifique ?

Comment considèrent-ils son rapport à la société ? Comment envisagent-ils son avenir, etc. ?

Si un travail réflexif s'impose sans doute régulièrement à toute discipline, il nous paraît particulièrement important pour celles qui, comme la nôtre, sont, académiquement et scientifiquement, moins légitimes que d'autres¹ et dans des périodes d'aussi profondes mutations que celles que nous vivons aujourd'hui. Ce travail est particulièrement nécessaire pour une discipline que l'on juge si souvent « incertaine quant à ses objets, hétérogène par ses méthodes, et [par conséquent] [...] périodiquement [...] en crise » (Matalon, 1999, p. 222).

Pour appréhender le regard que la psychologie sociale porte sur elle-même, nous avons choisi de partir de l'analyse d'une série d'entretiens – réalisés entre 2001 et 2004 – menés par Sylvain Delouvé, Jean-Baptiste Légal et Michaël Dambrun² auprès d'une dizaine d'auteurs-clés de la discipline et plus particulièrement de l'étude des réponses obtenues à propos de « l'état actuel de la psychologie sociale ». Les auteurs interviewés dans ces entretiens sont tous européens et francophones³ ; ils jouent un rôle important depuis de nombreuses années, par leurs travaux et leurs fonctions, dans le développement de la discipline dans leur pays : Alexandre Dorna⁴, Jean-Pierre Deconchy⁵, Claude Flament⁶, Serge Guimond, Dominique Oberlé, Michel-Louis Rouquette,

Pour toute correspondance relative à cet article, s'adresser à Sophie Richardot, 146 rue du Faubourg Saint Denis, 75010 Paris, France ou par courriel à <sophie.richardot@u-picardie.fr>.

1. Par exemple, la physique, la chimie, les mathématiques, etc. mais aussi les sciences sociales plus « installées » comme l'histoire ou la sociologie.
2. Qu'ils soient vivement remerciés d'avoir accepté de me laisser analyser leurs entretiens. Ces derniers sont tous en libre accès sur le site <http://psychologie-sociale.org>.
3. Au moment où cet article a été rédigé, à l'exception de Don Taylor dont nous n'avons pas analysé l'entretien pour garder une certaine homogénéité dans les caractéristiques des interviewés.
4. Alexandre Dorna se propose de parler plutôt de « psychologie politique, car la psychologie sociale connaît des méandres thématiques et méthodologiques qui l'éloignent de [ses] préoccupations actuelles ».
5. Jean-Pierre Deconchy signale qu'il ne répondra pas au « sujet » posé « parce qu'[il] a passé l'âge des examens » et que « dans la mesure où [il] préside l'ADRIPS (Association pour la Diffusion de la Recherche Internationale en Psychologie Sociale), [il] ne pense pas qu'il soit convenable de procéder à une analyse d'ensemble qui, inévitablement, dirait ses préférences et ferait ses critiques ».
6. Le « sujet » de l'état actuel de la psychologie sociale n'est pas posé dans les mêmes termes à C. Flament que dans les autres entretiens. S. Delouvé demande à ce dernier : « Si vous deviez comparer la situation actuelle de la psychologie sociale française avec celle que vous avez connue dans les années 50 ou 60, que diriez-vous ? »

Robert-Vincent Joule pour la France ; Fabio Lorenzi-Cioldi, pour la Suisse ; Pierre De Visscher, pour la Belgique, Adrian Neculau, pour la Roumanie ; Stamos Papastamou, pour la Grèce. Comme on peut le constater, une seule femme a été interrogée, Dominique Oberlé, ce qui met en relief la faible féminisation, en France, de la discipline au plus haut niveau de la hiérarchie scientifique.⁷

Après avoir dégagé les principales remarques et critiques formulées par ces auteurs à propos de la psychologie sociale européenne francophone, on se demandera en quoi le regard qu'ils portent sur elle est révélateur de la situation actuelle. Car ce regard est bien évidemment une construction collective formulée au cours d'échanges, le plus souvent informels, entre acteurs de la discipline ; une représentation susceptible par conséquent de rendre compte des contraintes que subit la psychologie sociale dans le contexte académique, des intérêts qui sont les siens et des normes qui régissent la communauté de ses chercheurs.

C'est donc un double regard – regard de la discipline sur elle-même et regard psychosocial sur ce regard critique – que nous tenterons d'adopter avec l'espoir de susciter quelques débats épistémologiques dont nous proposerons quelques pistes dans la dernière partie de ce texte.

Regards critiques sur la psychologie sociale

Le regard porté sur la psychologie sociale actuelle par certains de ses auteurs-clés est globalement assez réservé, M.-L. Rouquette, se dit même « plutôt déçu ». Les aspects positifs de ce bilan sont peu développés par les interviewés sauf par S. Guimond qui considère que des progrès importants ont été réalisés : essor de la psychologie sociale européenne qui a amené de nouvelles idées, de nouvelles théories, importance plus grande accordée à la culture, développements méthodologiques et théoriques significatifs au cours de ces dernières années, émergence de certains thèmes majeurs (préjugés, conflits entre les groupes...) qui autrefois étaient mineurs dans la discipline. Jean-Pierre Deconchy, quant à lui, se réjouit de « la vigueur avec laquelle on travaille actuellement à expérimenter, à mesurer, à conceptualiser et à théoriser ». Et Fabio Lorenzi-Cioldi

termine son entretien sur une « note d'espoir » concernant « spécifiquement ce qui est en train de se passer dans le domaine de l'intergroupes » qui semble indiquer que « le point de vue plus sociétal de notre psychologie [par rapport à la cognition sociale américaine] n'est de loin pas mort et pas destiné à mourir ».

Mais ce sont les aspects négatifs de ce bilan qui font l'objet des plus amples développements de la part des interviewés voire qui constituent l'intégralité de leurs réponses. L'analyse des critiques adressées à la discipline met à jour un certain nombre de thémata (Moscovisi et Vignaux, 1994), c'est-à-dire d'idées-forces qui se manifestent sous la forme de schémas d'oppositions, que les auteurs proposent parfois de dépasser, exprimant ainsi leur souhait de voir la discipline se développer dans de nouvelles directions : le psychologique et le sociologique, la cognition sociale et la pensée sociale, le quantitatif et le qualitatif, la psychologie fondamentale et la psychologie appliquée, l'expérimental et le terrain, le savant et le militant. Ces différentes antinomies semblent structurer les prises de positions des interviewés à propos de « l'état actuelle de la psychologie sociale » :

1. La première antinomie renvoie à la nature même de la discipline. Il s'agit de l'opposition du *psychologique* et du *sociologique*. La psychologie sociale serait trop psychologique, cognitive et pas assez sociale, sociologique. Ainsi, selon Fabio Lorenzi-Cioldi, « la psychologie sociale, entendue généralement, est trop exclusivement focalisée sur les processus intra individuels, interpersonnels le cas échéant ». Et Pierre De Visscher s'interroge :

« Ce qui s'intitule psychologie sociale actuellement est-il encore social ? La première question que je poserais aux psychologues sociaux contemporains c'est « que diable entendez-vous par le social ? (...) comment est-il possible d'aborder la science du psychosocial sans que l'on soit à la fois psychologue et sociologue ? »

Dominique Oberlé souligne, pour sa part « le côté assez peu social de la psychologie sociale aujourd'hui [...] Le commentaire classique de la psychologisation de la psychologie sociale, c'est-à-dire que c'est l'influence de l'approche cognitive...

7. D'après des chiffres produits au terme d'une étude réalisée en France en 2003, en psychologie, psychologie clinique et psychologie sociale (section 16 du Conseil National des Universités), 15% des femmes sont professeurs contre 34% des hommes soit un « avantage masculin » de 2,26, (34/15) chiffre supérieur à toutes les 9 autres disciplines du groupe « Sciences humaines », à l'exception d' « Aménagement de l'espace, urbanisme » (3,40). Source : *Les femmes dans l'enseignement supérieur et la recherche*, C. Hermann et F. Picq (sept 2005). On ne dispose cependant pas de chiffres pour la psychologie sociale uniquement.

2. La deuxième antinomie est étroitement liée à la première. Il s'agit du couple d'opposés entre *cognition sociale* et *pensée sociale* :

« En France ces derniers temps on parle de pensée sociale, de cognition sociale... on dirait qu'il y a une incompréhension entre les deux [...] Ce sont deux manières différentes de voir la même chose. Si c'est la cognition qui prime – et pour l'instant c'est ce qui se passe – ça fait plus sérieux, plus épistémique... alors que la pensée sociale ça a l'air très confus. Je ne pense pas que c'est réellement le cas. [...] Je pense que c'est là où réside l'aspect négatif de la pensée sociale et/ou des représentations sociales : on a l'impression qu'elles font l'objet d'études non-quantifiées, non-quantifiables, peu objectives, légères, en somme, "non-scientifiques" » (Stamos Papastamou).

Ce dernier extrait d'entretien révèle une série d'oppositions classiques qui rendent compte du regard qui est parfois porté dans la communauté scientifique sur les recherches de niveaux d'analyse élevés, pour reprendre la catégorisation des travaux proposée par Willem Doise (1982). Opposition entre *le scientifique* et *le « non-scientifique »*, médiatisée par celle entre le *quantitatif* et le *qualitatif*, l'étude de la cognition étant perçue comme scientifique parce que faisant l'objet d'une approche quantitative et l'étude du « social » étant suspectée de non-scientificité parce que semblant faire exclusivement l'objet d'une approche qualitative. L'opposition entre cognition sociale et pensée sociale fait également écho aux « lignes de fractures entre pays ou régions : Nord / Sud ; États-Unis / Europe » dont parlent Fabio Lorenzi-Cioldi (Europe du nord, « pro-américaine », qui travaille dans « une perspective intra-individuelle » opposée aux « pays méditerranéens »). « Les États-Unis dominent par rapport au reste du monde, les Européens du Nord par rapport à ceux du Sud, etc. ».⁸

3. La troisième antinomie concerne « la science » opposée cette fois-ci à « l'action », c'est-à-dire à l'opposition entre *la recherche fondamentale* et *la recherche appliquée* :

« la psychologie sociale est-elle uniquement une discipline qui se place au seul niveau de la science, au sens restreint du mot ? En termes plus pré-

cis, doit-elle ou peut-elle se contenter de constituer un savoir théorique c'est-à-dire un savoir difficilement applicable. Je crois que le psychologue social, en tant que tel, est quelqu'un qui doit pouvoir poser un diagnostic. Mais il doit aussi être à même d'agir de manière efficiente quant à l'application des lois, des normes, des constantes qu'il put avoir dégagées. En d'autres termes, la psychologie sociale doit être scientifique également au niveau d'un savoir actionniste et actionnable, c'est-à-dire sur le plan de la science-action et de l'apprentissage professionnel » (Pierre De Visscher).

4. La quatrième opposition structurante fait écho à la troisième et concerne *l'expérimental* et *le terrain*, ou si l'on préfère, *le laboratoire* et *la « vraie vie »*. Aussi le projet d'Adrian Neculau est-il de « sortir du laboratoire, pénétrer dans les domaines les plus sensibles de notre société en plein changement [car] la psychologie sociale a quitté la rue, la vie réelle, pour se confiner au laboratoire, dans l'artificiel des manipulations dans des espaces protégés (...) »⁹

Ce constat pousse Adrian Neculau à s'interroger sur les modes de fonctionnement académique susceptibles d'expliquer la difficulté de la psychologie sociale à être en phase avec les problématiques sociales. Il poursuit ainsi : « Lors des discussions, plusieurs collègues ont reconnu l'existence de cette rupture d'avec la vraie vie. Mais tous ajoutent : nous ne pouvons rien faire, c'est le chemin, les réussites académiques ne s'obtiennent que de cette manière ». Les interrogations de Dominique Oberlé vont dans le même sens :

« Est-ce dû à des exigences de carrière ? à la nécessité de produire vite et beaucoup ? Par exemple, cette discussion de savoir si la psychologie sociale est sociale, je l'ai avec des gens de ma génération. Quand je commence à essayer de l'avoir avec des gens plus jeunes, je me fais envoyer balader ! Ils ont leur truc (leur paradigme), qui roule, ils sont brillants, ils ne voient pas l'enjeu ».

On peut également citer les propos de Michel-Louis Rouquette : « un grand nombre de revues scientifiques considérées comme qualifiantes, et à juste titre, sont saturées de travaux qui ont une pertinence so-

8. Et la langue anglaise domine la langue française : « tout le monde sait qu'il faut publier en anglais » (F. Lorenzi-Cioldi). « Je n'ai jamais ressenti autant de pression à publier en anglais que depuis que je suis en France ! Pour un Québécois, c'est assez déconcertant » (S. Guimond).

9. Opposition que Deconchy semble proposer de dépasser, par ailleurs dans l'entretien en adoptant « l'expérimentation en milieu social naturel ». Conscient de l'antinomie habituellement perçues entre ces termes, il ajoute : « j'assume le paradoxe apparent de cette dernière formulation ».

ciala à peu près nulle. Les critères de parution sont souvent, mais pas toujours, des critères de canonicité pure et simple ».¹⁰

5. La dernière antinomie éclaire sans doute celle qui existe entre recherche fondamentale en « espaces protégés » et recherche appliquée, exposée à la contamination idéologique. Il s'agit du couple d'opposés du *savant* et du *militant*. Dominique Oberlé se souvient ainsi du temps où « si tu avais le malheur de faire une intervention à l'extérieur (du laboratoire), on te taxait de « psychosociologue », comme si ce terme était une injure ! On était des militants de l'action sociale ! ».

Adrian Neculau va plus loin :

« Une autre chose me frappe : les thèmes de recherche, toujours les mêmes, comme sortis d'une vie stagnante, sans enjeu, qui évite d'une manière pudibonde les problèmes aigus, les zones de conflit. A propos des changements au niveau européen : « allons-nous construire des modèles de laboratoire pour ces changements aussi ? Je me demande si ce serait une honte de s'impliquer dans des situations réelles, de les déchiffrer et de les décrire, d'écrire des livres qui ont du succès ? De sortir du cercle étroit des spécialistes, de s'adresser aux gens normaux ? Ne sont-ce pas ceux-là que nous voulons aider ? »

Pour Stamos Papastamou, les difficultés (la crise ?) que traverse la psychologie sociale ne peuvent être dépassées « si l'on n'accepte pas de reconnaître que nous les psychologues sociaux (et pas seulement nous) nous sommes des êtres épistémologiques et que, tout compte fait, nous sommes tributaires, d'une manière ou d'une autre, des idéologies. On dit que la psychologie sociale étudie les idéologies mais elle est elle-même une idéologie, elle dépend elle-même des idéologies. On est tributaire de nos préférences idéologiques et je pense que c'est une bonne chose. »

En résumé, les discours critiques produits sur la psychologie sociale aujourd'hui s'organisent autour d'une opposition première qui classe toutes les autres, dans laquelle le « social » est systématiquement opposé au *scientifique*.

Scientifique	Social
Psychologique	Sociologique
Quantitatif	Qualitatif
Fondamentale	Appliquée
Laboratoire	« Vraie vie »
Neutralité	Implication

Jean-Pierre Deconchy, président de l'ADRIPS (Association pour la Diffusion de la Recherche Internationale en Psychologie Sociale) met lui-même en garde : « On veillera pourtant à ne pas “désocialiser” les données sociales sous prétexte de pouvoir les étudier plus scientifiquement ».¹¹

D'où un bilan de l'état actuel de la discipline qui fait de cette opposition le nœud du problème auquel est confrontée la discipline aujourd'hui :

« On n'a pas réussi le mariage, si je puis dire, entre une certaine forme de rigueur conceptuelle autant que méthodologique et la pertinence sociale » (Michel-Louis Rouquette).

« Aujourd'hui, en plus d'un certain désintéret pour les problèmes collectifs, pour la question du lien social (on a laissé ça aux sociologues alors que notre discipline s'est développée à partir de ces questions), il y a aussi une difficulté à allier rigueur théorique et méthodologique et prise sur la réalité sociale (...) Sur des problèmes comme le terrorisme, comme la violence urbaine, on devrait avoir des choses à dire ! » (Dominique Oberlé).

Regard psychosocial sur les discours critiques

Tout se passe donc comme si la psychologie sociale, en cherchant à porter un regard scientifique sur son objet, s'était coupée de celui-ci : « si la psychologie sociale a acquis la respectabilité, c'est au prix d'une désocialisation du concept même d'homme dont elle avait pour devoir d'élaborer la psychologie » (Moscovici, 1992a, p. 137). Une telle critique, que l'on peut, au vu des entretiens, supposer partagée par beaucoup, suggérerait que la discipline est actuellement bel et bien en crise. Mais peut-on encore parler de « crise » quand celle-ci dure depuis plus de trente ans (Apfelbaum, 1993) et pour une science qui

10. Discours que tient également Alexandre Dorna, par ailleurs dans l'entretien : « La recherche s'industrialise et les méthodes (la statistique en première ligne) sont des «fétiches» puissants. Les conséquences sont : la perte d'une vision d'ensemble, et l'attitude renforcée de l'hyperspécialisation ».

11. C'est d'ailleurs la seule remarque qu'il s'autorise.

n'en a tout juste que cent ?¹² Ne s'agit-il pas plutôt, pour cette « science charnière »¹³, de l'expression d'une difficulté à trouver une identité et à se positionner dans le paysage des sciences humaines et sociales ? Et s'agit-il même d'une discipline à part entière ou devrait-on plus exactement la concevoir comme une sous-discipline de la psychologie ? Berthelot (2001), en tant qu'épistémologue des sciences sociales, la considère comme une discipline relevant des « sciences du social », tout comme la sociologie, l'ethnologie et la démographie, mais note à son propos que « les observateurs interrogent toujours le grand écart auquel elle semble vouée, entre sociologie et psychologie » en ajoutant qu'elle « prend précisément pour objet l'interpénétration des deux domaines » (p. 204). Pour Moscovici (1984), on le sait, la psychologie sociale « se distingue moins par son territoire que par un regard qui lui est propre [...] ». Il se traduit par une lecture ternaire des faits et des relations. Sa particularité est de substituer à la relation à deux termes du sujet et de l'objet, héritée de la philosophie classique, une relation à trois termes : Sujet individuel – Sujet social – Objet (...) Ego – Alter – Objet, différencié s'entend. Ce qui suppose une médiation constante, une « tiercéité » » (pp. 8-9).

Ce n'est qu'à partir de ce regard ternaire, nous semble-t-il, que l'on peut analyser les rapports complexes que la psychologie entretient avec son objet. Car comment comprendre que la psychologie sociale se soit coupée de son objet si l'on ne s'en tient qu'au rapport de celle-ci à celui-là, en omettant par conséquent de considérer que la psychologie sociale (Ego) se réfère, implicitement ou explicitement, à un *Alter* pour approcher son *Objet* ? Quel est alors cet *Alter* ? On peut en voir au moins quatre : la Science, la Demande sociale, la Sociologie et la Psychologie. Ces différentes instances renvoient-elles à un alter ego, un autre semblable, ou « un alter tout court », un autre différent ? Car, comme le dit Moscovici, « selon qu'il s'agit du premier ou du second, on considère des phénomènes distincts » (*ibid.*, p. 9). Nous dirions que, quels que soient les courants théoriques, la Science sera toujours perçue comme un alter ego, ce vers quoi la discipline doit tendre. Généralement, la Psychologie sera également considérée

comme l'alter ego tandis que la sociologie sera envisagée comme l'« alter tout court » mais il peut en être autrement selon les courants théoriques. Il est moins aisé de répondre pour la Demande sociale, car celle-ci ne renvoie pas toujours à une même réalité, il peut s'agir d'instances très différentes, voire en opposition (le pouvoir, l'entreprise, les associations, etc.). Autrement dit, en fonction des différentes instances auxquelles elle se réfère, la psychologie sociale entretient un rapport différent à son objet. On ne mobilise bien évidemment pas les mêmes instances de référence et, par conséquent, on n'entretient pas le même rapport à l'objet selon le courant théorique dont on se réclame, le positionnement que l'on souhaite pour la psychologie sociale dans le champ des sciences humaines et sociales, les aspirations professionnelles que l'on nourrit, les enjeux sociaux que l'on attribue à la discipline, etc. Mais il est important de souligner également que selon les contextes sociaux (les enjeux), les instances auxquelles il sera fait référence varieront fortement, ce qui conduira éventuellement les *mêmes* acteurs de la discipline à appréhender très différemment, selon les cas, les objets à étudier en tant que chercheur et les recherches à évaluer en tant qu'expert.

Ce dernier point est particulièrement important parce qu'il permet de formuler quelques hypothèses à propos de l'effet quasi nul que produisent les nombreuses critiques que tous, des jeunes chercheurs aux figures les plus renommées, peuvent adresser à la psychologie sociale.¹⁴ En effet, les reproches formulés aujourd'hui à l'encontre de la psychologie sociale ne sont-ils pas à peu près les mêmes que ceux qu'on lui adressait hier ? Il suffit pour s'en convaincre de lire ce que Moscovici écrit sur le sujet depuis 1970, depuis sa préface à *La psychologie sociale : une discipline en mouvement*. Quelques exemples : « Il est curieux que pendant que le monde autour de nous change et se diversifie rapidement, on continue à se référer à la même réalité, quand on ne l'appauvrit pas, ce qui arrive souvent »¹⁵ (1988, p. 425). « Il serait souhaitable de faire en sorte que la psychologie sociale soit davantage en phase avec les problèmes contemporains des gens »¹⁶ (1993, p. 27). « Trop souvent, nous utilisons des notions et des hypothèses d'une portée

12. Stamos Papastamou dit à ce propos dans son entretien avec S. Delouée : « depuis que j'ai commencé à étudier la psychologie sociale on parle toujours de la crise en psychologie sociale. Je pense que cette crise est permanente. Mais c'est bien, ça nous empêche de nous ennuyer ! »

13. Comme la qualifie Maisonneuve (1989).

14. Un effet quasi nul, en particulier sur les jeunes chercheurs si on en croit Dominique Oberlé...

15. « It is curious that while the world around us is rapidly changing and diversifying, one continues to refer to the same reality, when one does not impoverish it, as often happens ».

16. « It would be desirable to bring social psychology more closely in touch with people's actual contemporary problems ».

limitée, trop simples et sans rapport avec les situations concrètes (...) On pourrait penser que notre attitude envers les problèmes du monde réel continue à être ambiguë. Et que nous ne les lions pas à notre entreprise scientifique » (2004, pp. 8-9). On ne peut pas dire non plus que les débats épistémologiques se soient multipliés au cours de ces dernières années, ni que les critères de scientificité se soient beaucoup assouplis. Serge Guimond considère à ce propos dans l'entretien accordé à Michaël Dambrun,

« qu'on se dirige dans la mauvaise direction ; c'est-à-dire que de plus en plus il y a une tendance à hiérarchiser les différentes revues scientifiques et à considérer que la publication dans certaines revues est valable, mais que la publication dans d'autres revues n'est pas valable. Ça m'apparaît être un problème, surtout lorsqu'on considère la façon dont les articles sont évalués dans n'importe quelle revue. Je considère qu'il y a beaucoup d'erreurs d'appréciations des manuscrits qui sont soumis pour publication aussi bien dans les meilleures revues que dans celles qui sont étiquetées comme étant des revues de moins fort calibre. [...] Il y a des articles de très bonne qualité qui sont très mal évalués actuellement par les responsables des revues. À tel point que je pense qu'il ne serait pas inutile de développer une association de défense des auteurs qui sont injustement refusés dans les revues. Je pense qu'il est important d'améliorer ce système de publication ».

À cet égard, la situation de la psychologie sociale aujourd'hui n'est pas sans rappeler celle des sciences économiques. Voici ce qu'en dit Frédéric Lordon (1997) dans un article intitulé « Le désir de faire science » : « Il faudrait analyser plus profondément le processus par lequel ces critiques [mise en question de la scientificité de l'économie, en tout cas d'une scientificité qui se voudrait en droit l'équivalent de celle des sciences dures, les interrogations sur le rôle véritable des mathématiques dans la discipline, etc.], probablement partagées par un plus grand nombre d'économistes qu'on ne l'imagine, mais *in petto*, sont vouées à rester des critiques privées, dépourvues de toute capacité d'agrégation et donc de toute efficacité sociale, comme en témoigne le fonctionnement pratique du champ qui les ignore souverainement et continue de faire prévaloir, dans les principes d'appréciation réglant l'accès aux colloques ou aux publications, une norme de scientificité parfois radicalisée jusqu'à la caricature » (p. 28).

De même, en psychologie sociale, comment expliquer que l'on puisse juger la qualité d'une recherche tantôt à l'aune de sa pertinence sociale lorsqu'on est en « coulisses » et tantôt à partir « de normes scientifiques parfois radicalisées jusqu'à la caricature » lorsqu'on se trouve sur la « scène » académique, pour reprendre les métaphores théâtrales de Goffman ? Cette contradiction qui explique l'inefficacité de toute critique adressée à la discipline, nous semble particulièrement révélatrice de la force des contraintes que celle-ci subit et de l'orthodoxie qui y règne. Nous entrevoyons deux raisons à cette contradiction, qui ne s'excluent pas nécessairement.

La première renvoie à ce que Moscovici a appelé la « polyphasie cognitive » pour évoquer « le pouvoir que nous avons de jouer sur plusieurs claviers de l'organe mental » (1992b, p. 323). C'est l'idée qu'un même individu peut mobiliser des modes de pensée, et donc des critères d'évaluation, tout à fait différents d'une situation sociale à une autre. Comme le souligne Rouquette (1994, p. 145), « il ne s'agit pas seulement d'une simple juxtaposition ou d'une alternance de modes, ni même, dans tous les cas, d'une culture du conflit ; il s'agit plutôt d'une *légitimité circonstanciée* permettant d'adopter divers processus de conceptualisation, de représentation et d'expression pour répondre aux nécessités de l'échange et aux besoins de l'expérience ». Autrement dit, si les critiques n'ont pas d'effet, c'est qu'elles ne sont pas *socialement légitimes* en dehors des échanges informels, caractéristiques des coulisses. La contradiction n'est d'ailleurs pas nécessairement perçue. Le cas échéant, l'orthodoxie régnante, renforcée par le contexte de compétition entre chercheurs, incitera les acteurs à rationaliser ce conflit de la façon la moins risquée. On peut à nouveau appliquer à la psychologie sociale ce que Lordon dit des sciences économiques : « une inquiétude épistémologique commande tout ce qui doit se faire dans la pratique de la science économique et tout ce qui peut se dire dans son discours réflexif » (1997, p. 32).

La deuxième raison que l'on peut avancer, c'est que, ne sachant comment « réussir le mariage », on a renoncé à l'union en optant pour la rigueur méthodologique sur la scène et la pertinence sociale en coulisse. Il n'y aurait donc pas contradiction mais répartition des prises de positions. Pourquoi dans ce sens plutôt que dans l'autre ? Premièrement, parce qu'il est plus facile de s'entendre sur des critères quantitatifs ou catégoriels (nombre de sujets nécessaires pour mener une recherche, type de test statistique à utiliser pour analyser les données,

etc.) plutôt que qualitatifs (enjeux scientifiques ou sociaux de l'étude). Cette contrainte se fait particulièrement sentir dans une conjoncture aussi concurrentielle. Deuxièmement, parce que le désir de « faire science » fait prendre pour modèles les sciences « dures » et permet de se distinguer des autres sciences sociales, d'une « mollesse » suspecte. Un désir de « faire science » qui illustre également les contraintes qui pèsent sur la discipline : pour être crédible aux yeux des experts du Ministère ou du CNRS, elle doit également, si ses membres souhaitent remporter des appels d'offres, se présenter comme scientifique et clairement « utile ». C'est alors la psychologie sociale « dure » et expérimentale qui est vue comme la plus crédible. Et pourtant, comme le souligne Moscovici, « tant que l'on usera d'un critère purement technique, on achoppera sur trois obstacles : difficulté de différencier entre ce qui est pertinent ou non scientifiquement ; impossibilité de trancher entre les expériences qui sont multiplicatives (i.e. permettant une exploration plus approfondie des variables en jeu dans un phénomène) et celles qui sont redondantes (i.e. établissant une nouvelle fois un phénomène sans rien n'y ajouter) ; réduction du nombre des travaux de réplication renforçant la validité des propositions établies, partant, affaiblissement de la rigueur expérimentale » (Moscovici, 1970, p. 59). Troisièmement, s'il y a accord pour parler de l'importance du « social » en coulisse, on sait bien que sous ce vocable se cachent des acceptions bien différentes.

En bref, si l'on a renoncé au mariage de la rigueur méthodologique et de la pertinence sociale, c'est parce qu'on a tenté de conserver ce qui était susceptible de fédérer (la forme méthodologique) et rejeté ce qui était, au contraire, susceptible de diviser (le fond social). Du renoncement au « mariage » comme moyen de préserver l'union...

Le « social » de la psychologie sociale contemporaine

Comme l'écrit Moscovici, « l'important n'est pas tant de devenir social que de changer la conception sous-jacente du social de la psychologie sociale contemporaine » (Moscovici, 1992a, p.139).

De Visscher (2001) montre que la conception du « social » est susceptible de varier entre deux pôles, selon les référents pour lesquels on opte (la psychologie ou la sociologie). Ceux qui se considèrent avant

tout comme psychologues et qui conçoivent « la psychologie scientifique [comme] une branche de la biologie, [ironie] à la rencontre du social en quelque sorte pour l'éliminer. Ils tenteront de « mettre en évidence ce qui distingue les différents groupes pour faire apparaître les traits communs à tous les hommes, le noyau de la nature humaine ». En revanche, ceux qui se présentent avant tout comme sociologues, « [voudront] constituer une sociologie du psychisme, sorte d'inventaire de l'influence des conditions sociales, surtout macrosociales, y compris les objets techniques ou usuels, les outils, etc. (les produits « matériels » de la culture), sur les processus psychologiques ». On voit bien comment ces deux conceptions, qui co-existent en psychologie sociale de façon plus ou moins radicale, sont à même de dessiner une ligne de fracture susceptible de diviser la discipline.

Mais comme nous l'avons dit précédemment, c'est généralement à la discipline « psychologie » que le psychologue social se réfère, pour des raisons notamment institutionnelles (la psychologie sociale est enseignée, en France, principalement dans les départements de psychologie, elle fait partie de la section 16 du CNU¹⁷). Ce qui entraîne au moins trois conséquences problématiques :

1/ une idée souvent floue du « social », qui relève davantage de la « folk-sociologie » ou de la « folk-anthropologie » que de la sociologie : « la conception qu'on se fait du social est presque toujours et résiduelle et résolument naïve. [...] Il semble bien que des psychologues à la recherche du biologique fondamental, aient une tendance à effectuer un certain strip-tease sociologique, le social étant conçu comme une série de vêtements superposés (la présence d'autrui, le groupe occasionnel, le milieu familial, le milieu professionnel, la classe sociale, la culture globale, etc.). » (De Visscher, 2001).

2/ une tendance à se cantonner aux premiers niveaux d'analyse de Doise (1982). En effet, « le social pris en considération dans les expériences de laboratoire n'est [...] que rarement le positionnel, c'est le plus souvent la présence d'autres personnes. C'est de l'interindividuel, sans relation avec la société en tant que telle ». (Matalon, 1999, p. 226). D'ailleurs, très peu de renseignements sont généralement pris sur les sujets expérimentaux, renseignements qui permettraient de connaître justement leur positionnement social... Et le cas échéant,

17. Conseil National des Universités.

certaines caractéristiques de la population, comme le sexe, seront le plus souvent considérées comme des traits biologiques et non pas culturels. Le fait que certaines thématiques, comme celle des masses, soient peu investies, montrent également cette tendance à ce focaliser sur les processus intra-individuels ou interpersonnels plutôt que positionnels ou idéologiques (De Visscher, 2001).

3/ une tendance sans doute regrettable à négliger les différences entre « niveaux d'analyse » qui conduit à généraliser sans grand scrupule les résultats obtenus d'un niveau à l'autre. Aussi, dans la littérature psychosociale, « [passe-t-on] allègrement de l'intra-individuel à la dyade, ce que l'on relève dans la dyade est transposé en toute innocence à la triade ou au quator, puis au groupe restreint, de là au groupe social, à la collectivité urbaine, à l'ethnie, à la foule, voire la société globale » (De Visscher, 2001, p. 44).

Et comment l'idée du social ne pourrait-elle pas être floue lorsque le psychologue social est dépourvu de toute formation sociologique (Moscovici, 1989 ; De Visscher, 2001) ? Comment cette tendance à se cantonner aux premiers niveaux d'analyse pourrait-elle ne pas se dessiner a) lorsque les phénomènes « doivent » être étudiés en laboratoire ? b) lorsqu'il est de bon ton de garder une certaine neutralité par rapport au « social » (les niveaux élevés sont plus impliquants idéologiquement) ? c) lorsqu'il faut délimiter son territoire par rapport à la sociologie (on s'occupe des premiers niveaux, on leur laisse les autres) ? Quant à la tendance à généraliser sans scrupule ses résultats, il s'agit là peut-être moins d'une conception naïve que d'une tentative de marier *malgré tout* la rigueur méthodologique à la pertinence sociale. Elle existe d'ailleurs dans l'autre sens, comme on peut le noter à la lecture de cette anecdote tirée de l'entretien que Sylvain Delouée a mené avec Claude Flament :

« Thibaut arrive un jour et nous dit "j'ai testé la révolution au laboratoire!". Il le disait avec un certain humour... "Il y a un certain sociologue qui a dit que..., et j'ai testé son hypothèse...". Avec Moscovici, on se regardait... On avait l'impression que les jeux expérimentaux ont un grand intérêt (dilemme du prisonnier, etc.) mais aller jusqu'à y voir un modèle réduit de la société telle que la guerre du Viêt-Nam ou la

révolution... C'est naturel pour un américain, pas pour la plupart d'entre nous ».

En Europe, on se contente d'extrapoler.

Repenser les référents de la psychologie sociale

Si les critiques formulées à l'encontre de la discipline n'ont pas d'effet, c'est donc principalement parce que les psychologues sociaux européens ont signé un contrat implicite pour garantir (à tout prix ?) 1/ l'unité de la discipline ; 2/ son ancrage en psychologie. En d'autres termes, c'est essentiellement pour des raisons *identitaires*. Ce qui n'étonnera personne tant on sait, en effet, combien « le souci de différenciation et d'affirmation de son identité semblerait avoir été un guide important [dans l'histoire du développement de la discipline] » (Matalon, 1999). Puisque le problème principal est, en l'occurrence, la solution même que l'on croit avoir trouvée, ce sont les termes sous-jacents de ce contrat qu'il convient à présent d'explicitier, autrement dit de repenser le rapport au « social » et à sa demande ainsi que le rapport à la Science et aux disciplines connexes. Bref, aux différents « alters » qui permettent à la discipline de se positionner identitairement et, partant, d'appréhender ses objets d'étude. Un certain nombre de questions doivent donc être débattues « afin que, entre psychosociologues, on cesse de se satisfaire de critères institutionnels et méthodologiques pour se reconnaître » (Moscovici, 1970, p. 62) et que l'on construise un minimum culturel commun. C'est à cette seule condition, semble-t-il, que la diversité des approches ne sera plus vécue comme une menace à l'unité de la discipline mais comme le signe, au contraire, de son dynamisme scientifique. Puissent les considérations qui suivent contribuer tant soit peu à susciter des échanges souvent trop rares. Car « des échanges plus fréquents et étroits auraient réduit les différences entre nous, préparant le terrain pour une compréhension mutuelle à propos des recherches entreprises des deux côtés. La psychologie sociale aurait alors pris forme comme une authentique science internationale, diffusant des traditions de recherches et de cultures différentes. Elle serait devenue une science avec laquelle tout un chacun aurait pu s'identifier et se sentir chez soi sans tension » (Moscovici, 1989, p. 408).¹⁸ Les principales questions qui mériteraient, nous semble-t-il,

18. « More frequent and closer exchanges would have narrowed the differences between us, paving the way to a common understanding about the research undertaken on both sides. Social psychology would then have taken shape as an authentically international science, spanning different research traditions and cultures. It would have become a science with which everyone could have identified and felt at home without strain ».

d'être débattues sont les suivantes : qu'est-ce qu'une recherche socialement pertinente ? Quel rapport la psychologie sociale doit-elle entretenir à la demande sociale ? Quelle est la légitimité des théories physiques comme modèles théoriques pour la psychologie sociale ? Comment la psychologie sociale doit-elle se positionner dans le champ des sciences humaines et sociales ?

Qu'est-ce qu'une recherche « socialement pertinente » ?

La question récurrente de la pertinence sociale des recherches pose implicitement celle de la relation que la psychologie sociale entretient avec la société. Quelle est la finalité de nos recherches ? Comment doit-on se positionner par rapport à la demande sociale ? À quelle condition doit-on y répondre ? Quelle demande doit-on privilégier, etc. ? En effet, si la psychologie sociale ne souhaite pas perdre de vue son objet et conquérir le statut de discipline scientifique à part entière dans le champ des sciences humaines et sociales ainsi qu'une certaine visibilité dans l'espace social, elle ne peut faire l'économie de débats sur ces questions. Ce serait le moyen peut-être d'éviter de se trouver dans la situation étrange de pouvoir produire des résultats hautement prouvés scientifiquement qui n'intéressent que quelques personnes et d'avoir à peine à dire sur les sujets qui préoccupent le plus notre époque. Comme le dit De Singly (2002), en reprenant le point de vue de Dubet, « une théorie "crédible" doit non seulement répondre "à des critères internes de scientificité" mais aussi "être proche de l'expérience des acteurs". Une théorie doit, idéalement, reposer sur deux types de reconnaissance, celle des pairs qui approuvent la mise en œuvre du travail scientifique, celle d'un certain public estimant que *la vision savante du monde proposé ne lui est pas complètement étrangère*, même si les deux ne se confondent pas et ne pèsent pas du même poids dans la formation de l'autorité scientifique » (De Singly, 2002, p. 20)¹⁹. Pour Moscovici, la psychologie sociale doit ainsi étudier « les phénomènes de religion, pouvoir, communication de masse, mouvements collectifs, langage et représentations sociales [...] parce qu'ils reflètent les questions de notre temps, celles qui laissent leur marque sur l'histoire de chacun, et de nous tous ». C'est donc sur « les problèmes de changement et non pas, comme on en a pris l'habitude, sur ceux de stabilité et d'équilibre » qu'il « est nécessaire de se concentrer » (Moscovici, 1992a, p. 138).

19. Nous soulignons.

Quel rapport la psychologie sociale doit-elle entretenir à la demande sociale ?

S'agissant de la demande sociale, entendue « comme le système d'attentes de la société à l'égard des problèmes quotidiens qui la sollicitent aujourd'hui » (Castel, 2002, p. 70), au moins deux questions doivent, nous semble-t-il, être discutées parce qu'elles sont susceptibles de permettre une meilleure définition du rôle du psychologue social dans la Cité : *la question de la compromission* lorsqu'il s'agit de répondre à une commande sociale adressée par les entreprises ou les mandataires officiels préposés aux questions de société et *la question du militantisme* lorsque la demande sociale émane de ceux qui sont éventuellement victimes d'injustice.

La question de la compromission ne semble guère faire partie des préoccupations éthiques de notre discipline. On le voit notamment à la lecture du code d'éthique pour la recherche scientifique en psychologie sociale formulé en 1999 par l'ADRIPS. Ce code s'attache tout particulièrement à définir « l'attitude vis-à-vis des personnes qui se prêtent à la recherche », notamment dans le cadre expérimental (respect et protection des personnes, confidentialité, consentement éclairé, etc.) mais très peu « l'attitude vis-vis du public en général » et encore moins « l'attitude vis-à-vis de la commande sociale », qui ne fait pas l'objet d'un « Titre » particulier. On le constate également en visitant le site Internet de l'Association : « *les psychologues sociaux doivent faire face à une tension entre leurs exigences expérimentales de rigueur et de précision, et leur devoir d'éviter aux sujets participants des stress et malaises inutiles* ». C'est donc avant tout au niveau individuel ou interpersonnel que l'on envisage de traiter la question de l'éthique dans notre discipline mais très peu au niveau sociologique ou idéologique. En d'autres termes, si l'on définit précisément le rôle du psychologue social en tant que scientifique, on le spécifie très peu en tant qu'acteur social. Il est à cet égard très symptomatique, nous semble-t-il, que le code d'éthique se contente de déclarer que « la psychologie sociale doit, chaque fois que cela est possible et approprié, contribuer à améliorer la condition intellectuelle, psychologique et matérielle des gens », sans mention des conditions *sociales*...

Comment doit-on se positionner par rapport aux intentions des commanditaires et à l'utilisation qu'ils feront des résultats de l'étude qu'ils auront

financée ? Le code d'éthique est peu loquace sur cette question. Il indique simplement que « dans le cas de recherches "situées", c'est-à-dire répondant à une requête (sociale, industrielle...) extérieure à la science elle-même, le chercheur en garde l'entière maîtrise et la responsabilité scientifique et éthique », qu'« il ne peut s'abriter de ces points de vue derrière aucune personne physique ou morale ». Mais de quelle responsabilité éthique s'agit-il ? On sait seulement que, d'une manière générale, le psychologue social ne doit pas « porter atteinte à l'intégrité physique, psychologique ou intellectuelle des personnes ». Le code mentionne, par ailleurs, que « lorsqu'ils publient les résultats de leurs recherches, les chercheurs doivent être attentifs aux usages prévisibles qui pourraient en être faits » ou que « le chercheur doit veiller au bon usage des connaissances scientifiques » et « notamment s'opposer à leur compte-rendu déformé et à leur utilisation à des fins contraires aux principes éthiques ». Mais, d'un point de vue social, qu'est-ce qu'une utilisation contraire aux principes éthiques ? Est-il éthique d'aider les entreprises à sélectionner leurs employés ou bien à augmenter les performances de ceux-ci, pour prendre quelques exemples de recherches dans le champ du travail ? À quelles conditions peut-on mener ce genre de recherches ? À l'heure où il devient difficile de se contenter des deniers de la recherche publique, et où l'on est donc de plus en plus amenés à faire de la recherche... de financements, peut-on faire l'économie d'une réflexion de fond sur notre rapport au pouvoir ?

Plus généralement, il serait sans doute souhaitable d'interroger la manière dont la discipline envisage les relations de l'individu à la société. Comment expliquer que tant de recherches depuis tant d'années aient été consacrées au processus de conformité plutôt qu'à celui d'innovation ? Pourquoi s'agit-il si souvent, dans les recherches-actions notamment, de faire en sorte que l'individu adopte les comportements que les décideurs attendent de lui, de le faire se conformer à la majorité, à une norme préétablie voire à le mesurer à l'aune de celle-ci ? Ne serait-il pas plus fructueux de tenter, comme le fait une certaine sociologie, d'aider les individus et les groupes à se défaire de leurs illusions, de leur sens commun, à les « réveiller de [leur] sommeil doxique » (Bour-

dieu, 1987, p. 68) en leur offrant notamment des armes critiques pour se faire entendre de la majorité et du pouvoir ?

Cette dernière interrogation ouvre, bien évidemment, le débat sur la question du militantisme et plus généralement sur les rapports que la science doit entretenir avec le politique. Celle-ci doit-elle être désintéressée et « objective », ou doit-elle être au service de la Cité ? Le manque d'investissement dans les questions à forts enjeux pour la société actuelle semble indiquer que la psychologie sociale a résolu cette question en se bornant, par souci d'objectivité, à détourner son regard de toute thématique impliquant trop directement une prise de position idéologique, à commencer par... la politique elle-même.²⁰ Pourtant, « il est important de rappeler le caractère social et politique de la psychologie sociale qui doit revendiquer, dans leur plein sens, ses possibilités comme critique et instrument de l'organisation de la vie sociale » (Moscovici 1970, p. 57).²¹

La solution qui semble avoir été choisie par la psychologie sociale francophone européenne est d'autant plus problématique : 1/ que les études « de la queue du chat angora blanc et borgne », pour reprendre une expression de De Visscher, sont bien évidemment loin d'être dépourvues de toute idéologie sous-jacente ; 2/ que « le discours "neutre" de l'objectivisme [...] prend pour acquis les situations acquises et ce faisant les cautionne ». (Castel, 2002 p. 73). Mais la naïveté de la solution apportée ne vient-elle pas aussi du fait que le débat reste implicite ? Doit-on, en effet, nécessairement renoncer à l'objectivité scientifique lorsqu'on choisit d'étudier des objets affectivement et socialement investis ? Pour Anadon et Ghotier (2001), « la question est plutôt de savoir si une recherche [...] est, au point de départ, orientée par des intérêts ou vers des résultats particuliers, ou si, à l'arrivée, elle peut servir certaines causes sociales. Dans le second cas, nous sommes d'accord avec Caillé pour dire que les sciences sociales doivent servir la Cité, sans quoi elles restent lettre morte [...]. Rigueur scientifique et implication sociale peuvent dès lors très bien se conjuguer ». Aussi certaines recherches « peuvent[-elles] prétendre être engagées tout en n'étant pas orientées vers des résultats spécifiques, dès le point de départ » (p. 26).

20. Il est d'ailleurs significatif de voir que certains chercheurs qui l'étudient, comme Alexandre Dorna, s'inscrivent dans un cadre qui dépasse celui de la psychologie sociale : « la psychologie politique se situe au carrefour des SHS, et non à l'intérieur de la psychologie sociale ».

21. Comme le rappelle D. Oberlé dans l'entretien avec J.-B. Légal : « Lewin, de nombreux collaborateurs de Lewin, ils étaient soucieux de ce qui se passait autour d'eux, des problèmes du monde contemporain qui était les leurs. Quand ils passaient des étés dans les camps de vacances avec des adolescents, quand ils inventaient des dispositifs contre le racisme, c'était des militants de l'action sociale ».

Les propos de ces deux auteurs, québécois, pourraient offrir une base de discussion intéressante pour examiner collectivement le difficile problème de l'implication sociale de la recherche scientifique. Discussion indispensable si l'on souhaite repenser les critères élaborés pour juger les études réalisées dans le champ. D'autant plus que « si l'on continue d'occulter la portée sociale et politique de la discipline, non seulement on empêche qu'elle donne leurs justes dimensions aux phénomènes qu'elle établit, mais on risque de donner acte aux accusations qui se multiplient, avec une apparente justification, et qui tendent à montrer qu'elle contribue à l'endocritinement, la bureaucratisation de la vie sociale » (Moscovici, 1970, p. 57).

De la légitimité des théories physiques comme modèles en psychologie sociale ?

En songeant à ce problème de l'objectivité de la recherche, on peut se demander si la psychologie sociale doit *nécessairement* continuer à prendre implicitement la physique comme modèle. Comme le rappelle Alexandre Dorna²² : « nous sommes en mesure de nous demander si l'utilisation *stricto sensu* de la méthode des sciences "dures" à nos sciences "molles" est ajustée aux questions des SHS ». Il ajoute : « certes, c'est une vieille polémique, mais pertinente. Je le pense ». D'autant plus pertinente s'agissant de la psychologie sociale qu'elle est la seule discipline des SHS à recourir à l'expérimentation pour approcher ses objets. Mais, comme l'a en particulier souligné Moscovici, prendre les sciences physiques comme référent en psychologie sociale ne va nullement de soi.

Tout d'abord, parce qu'on se heurte d'emblée à un problème de décontextualisation de l'objet, propre à la nature même de celui-ci dans notre discipline. En effet, ce qui peut être fait en sciences physiques ne peut être fait en biologie et en sciences sociales et, par conséquent, « chercher des modèles hors contexte ou hors contenu est illusoire, sans quoi ils seraient également hors société » (Moscovici, 1989, p. 427).²³ Ensuite, parce que, comme on l'a vu, on ne peut pas mettre toutes les hypothèses à l'épreuve en laboratoire. Ce cadre s'avère, en effet, tout à fait limité « une fois que l'on dépasse un certain niveau de complexité et que l'on commence à aborder les pratiques sociales ou les groupes significatifs » (Moscovici, 1992a, p. 138). Pour ces deux raisons au moins, il

s'agit de s'interroger sur l'utilisation dans la discipline de modèles élaborés ailleurs, et pour étudier de tout autres objets. A quelles conditions, en effet, ces modèles issus des sciences physiques se révèlent-ils opérants pour les préoccupations qui sont les nôtres ? S'interroger ainsi permettrait peut-être sans doute une plus large acceptation de l'idée que « [la psychologie sociale] ne soit pas purement expérimentale, mais suppose une liaison étroite avec la réalité sociale, en "amont" et en "aval" de l'expérimentation » (Moscovici, 1970, p. 58) ou que l'expérimentation en milieu social naturel est parfois plus judicieuse qu'en laboratoire. Autrement dit, que le recours à des méthodes variées, *au même titre que l'expérimentation*, ou à des variantes dans l'utilisation classique de la méthode expérimentale se justifie pleinement dans la discipline.

Mais, plus encore, c'est le désir de « faire science » qu'il conviendrait d'interroger, notamment parce qu'il explique le manque d'engagement des auteurs de notre discipline dans des recherches théoriques. Or, « il urge, vu l'état actuel de la psychologie sociale, de s'engager dans des recherches théoriques » (Moscovici, 1970, p. 61). L'urgence n'a rien perdu de son actualité depuis 1970. Il semble « qu'il existe [toujours] une peur réactionnelle de retomber dans la spéculation "philosophique", et que l'on ne tolère pas de manipuler des idées si dans un délai plus ou moins bref, elle n'aboutissent pas à une expérimentation, à moins que ce ne soit sous la forme « honorable » de la formalisation mathématique, aussi faible et contestable soit-elle [...]. Et, comme le faisait remarquer Henri Poincaré, un ensemble de résultats ne constitue pas davantage une science qu'un tas de briques ne forme une maison. « Il nous faut une psychologie théorique qui devrait exister au même titre qu'il existe une psychosociologie expérimentale » (*ibid.*, p. 60).

Interpréter le souci quasi-obsessionnel de la preuve expérimentale qui guide les recherches en psychologie sociale en se référant à la peur du *passé* semble d'autant plus pertinent que, par ailleurs, sous l'effet d'une tendance générale au cloisonnement disciplinaire, la psychologie sociale ne s'intéresse au fond qu'assez peu au regard que les domaines connexes portent sur elle et sur la légitimité que ceux-ci lui confèrent.

22. Dans son entretien avec Sylvain Delouvée.

23. « looking for context-free or content-free patterns is illusory, because then they would also be society-free ».

Comment la psychologie sociale doit-elle se positionner dans le champ des sciences humaines et sociales ?

On peut déplorer avec Robert-Vincent Joule « le décalage qu'il y a entre la qualité des recherches théoriques et appliquées qui sont réalisées dans la plupart des laboratoires français et le peu de cas qu'on prête en France à cette discipline. Et pour cause, personne ou presque hormis quelques rares universitaires relevant de domaines disciplinaires connexes, ne la connaît. Il est donc urgent de faire connaître la psychologie sociale et les nouveaux savoirs qui lui sont propres à la communauté scientifique, certes, mais aussi au public et aux décideurs » (extrait de l'entretien avec Sylvain Delouée). Comment sortir du cercle vicieux de la marginalisation et du cloisonnement dont souffre la psychologie sociale aujourd'hui ? Comment expliquer, en effet, que les auteurs des disciplines connexes soient si peu cités dans les articles de psychologie sociale et, parallèlement, que seuls semblent être connus des autres sciences sociales les rares expériences qui ont marqué le sens commun ? (les fameuses expériences de Milgram sur la soumission à l'autorité ou de Zimbardo, etc.).

Reconnaître que la psychologie sociale est une discipline méconnue devrait nous conduire à réfléchir au rapport que la discipline entretient à la psychologie, d'une part, et à la sociologie, de l'autre. Moyen de se demander si la psychologie sociale doit continuer à être une branche de la psychologie, comme c'est le cas en France et dans la plupart des pays européens²⁴. Si l'on considère, en effet, qu'il s'agit d'une science carrefour, qui se situe véritablement à l'interface de la psychologie et de la sociologie, alors cet ancrage ne va pas nécessairement de soi. Au même titre que la psychologie, la sociologie n'est-elle pas *l'Alter ego* de la psychologie sociale (ou de la psychosociologie) ? Il semble évident que la visibilité de la psychologie sociale dans le champ des sciences sociales ne peut se faire que *via* le dialogue avec les sociologues. Car « faire en sorte que la psychologie sociale soit une branche de la psychologie a pour effet de la consigner dans le rôle d'une science mineure alors que dans le projet des sciences sociales, elle paraît destinée à jouer le rôle d'une discipline majeure étudiant le lien entre nature et culture, de

même qu'entre les phénomènes psychiques et sociaux » (Moscovici, 1989, p. 410).

Cette situation peut sembler d'autant plus regrettable que chacune de ces sciences sociales a tendance à créer *sa propre* psychologie sociale, sans réelle communication avec la nôtre. Et, si notre sociologie est souvent de la « folk sociology », la psychologie de la sociologie est bien souvent une « folk psychology ». Comment renouer un dialogue indispensable avec la sociologie pour sortir du cloisonnement²⁵ ? En suscitant des rencontres scientifiques interdisciplinaires²⁶, bien évidemment, mais, plus généralement, en tentant de « se façonner et d'adopter des critères plus proches de ceux qui existent en économie, anthropologie ou linguistique, afin d'être comprise d'elles et de communiquer avec elles ainsi qu'avec d'autres champs adjacents de recherche » (Moscovici, 2004, p. 9). Quels critères faudrait-il alors adopter pour permettre à la fois d'élaborer un langage commun et de marquer la spécificité de la discipline ? Car au moins « trois aspects [...] définissent notre science dans l'orbite de la psychologie, mais sans la déconnecter des autres sciences sociales : son regard spécifique sur les choses, ses objets à l'interface de plusieurs sciences, et sa position dans la « création » d'une réalité sociale » (Moscovici, 1989, p. 416).

Toutes les questions pour repenser les référents de la psychologie sociale ne sont pas nouvelles, ni originales. Comme nous l'avons vu tout au long de cet article, Serge Moscovici, en particulier, les pose depuis plus de 30 ans mais elles mériteraient d'être franchement débattues entre psychologues sociaux, car elles engagent la responsabilité de chacun en particulier et du milieu psychosociologique en général.

Pour (ne pas) conclure

Selon Moscovici (2004, p. 9), « beaucoup de choses sont en train de changer en Europe et en Amérique, aussi bien dans la façon dont travaille la science que dans son rôle. Et ceci imposera une ouverture qui rendra plus perméables les frontières entre psychologie sociale pure et psychologie sociale appliquée, entre problèmes scientifiques et problèmes sociaux. Il ne fait pas de doute que cette ouverture entraînera la possibilité de théories plus complexes et de méthodes plus flexibles. Je veux dire le besoin de

24. C'est loin d'être toujours le cas en Amérique Latine où la psychologie sociale est souvent académiquement rattachée à des départements de sciences sociales...

25. Car ce dialogue entre psychologie et sociologie a bien eu lieu par le passé ! (cf. Laurent Mucchielli, 2004)

26. Nous pensons ici notamment au colloque bi-disciplinaire (sociologie et psychologie sociale) qui a été organisé à l'université de Poitiers par l'équipe SACO en 2003.

modifier les critères de ce qu'on juge relever de la science ou non ».

Encore faudrait-il que la psychologie sociale soit suffisamment *déjà* à l'écoute des changements de notre monde pour que ceux-ci aient quelque impact sur son fonctionnement et ses productions. Sans quoi ces changements risquent de passer aussi inaperçus dans notre discipline que ceux survenus dans le passé, si l'on en croit Neculau (2004) qui déclarait récemment :

« J'ai participé à quelques réunions et congrès, et ai consulté des publications : rien n'a troublé l'évolution de la recherche dans les laboratoires importants, comme si rien ne s'était passé autour, dans ces 12 à 14 dernières années : les mêmes thèmes étaient repris et approfondis. J'ai souvent remarqué une crise aiguë de thèmes de recherche majeurs et une prédilection pour des problèmes sans grand enjeu, alors que des situations ayant produit de graves tensions dans le monde attendaient d'être défrichées » (p. 17)

Il ne suffit certainement pas d'attendre que se produisent des bouleversements sociaux majeurs pour voir notre discipline se préoccuper des questions qui la sous-tendent.

Il pourrait sembler souhaitable de ne pas remporter systématiquement les *Ig-Nobel*, ce prix « d'humour scientifique » qui a été créé aux États-Unis pour « honorer » des scientifiques, des institutions, des hommes publics ou même des illustres inconnus pour leur contribution à des recherches « qui ne peuvent pas ou ne devraient pas être produites ». Le prix en psychologie a été remporté en 2000, par une recherche intitulée : « Malhabile et ignorant. Comment le peu de propension à reconnaître sa propre incompetence conduit à la surestimation de soi », paru dans le *Journal of Personality and Social Psychology*. Quant au prix pour l'année 2004, il a été attribué à une article ayant pour titre « L'aveuglement inattentionné » dans lequel un professeur de l'Illinois, après avoir montré que des téléspectateurs d'un match ne voyaient pas, au premier plan, un homme déguisé en gorille, a proposé une analyse sur la captation de l'attention. Gare au gorille... Car, comme le rappelle Moscovici, « nous devons garder l'œil sur le ballon, c'est-à-dire veiller à nos tâches, quelles que soient les circonstances, et à tout prix » (2004, p. 10).

RÉFÉRENCES

- ANADON M et GHOTIER C. (2001): La pensée sociale et le sujet : une réconciliation méthodologique. In M. Lebrun (Dir.), *Les représentations sociales, des méthodes de recherche aux problèmes de société*. Outremont, Éditions Logiques.
- APFELBAUM E. (1993): Quelques leçons d'une histoire de la psychologie sociale. *Sociétés contemporaines*, N°13, pp. 13-23.
- BERTHELOT J.-M. (Dir.)(2001): *Épistémologie des sciences sociales*. Paris, Presses Universitaires de France.
- BOURDIEU P. (1987): *Choses dites*. Paris, Éditions de Minuit.
- CASTEL R. (2002): La sociologie et la réponse à la demande sociale. In B. Lahire (Dir.), *À quoi sert la sociologie ?* Paris, La Découverte.
- DE SINGLY F. (2002): La sociologie, forme particulière de conscience. In B. Lahire (Dir.), *À quoi sert la sociologie ?* Paris, La Découverte.
- DE VISSCHER P. (2001): Quelqu'un a dit : "psychologie sociale". *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, N°51-52, pp. 31-56.
- DOISE W. (1982): *L'explication en psychologie sociale*. Paris, Presses Universitaires de France.
- FLAMENT C. (2004): Entretien. Disponible au téléchargement à l'adresse http://www.psychologie-sociale.org/pdfEntretiens/flament_2004.pdf
- LORDON F. (1997): Le désir de « faire science ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, N°119.
- MAISONNEUVE J. (1989): *Introduction à la psychosociologie*. Paris, Presses Universitaires de France.
- MATALON B. (1999): L'individuel et le social : quelques réflexions sur la portée et les limites de la psychologie sociale. *Psychologie Française*, N°44-3, pp. 221-226.
- MOSCOVICI S. (1970): Préface. In D. Jodelet, J.Vict, P. Besnard (Dir.), *La psychologie sociale : une discipline en mouvement*. Paris-La Haye, Mouton.
- MOSCOVICI S. (1984): *Psychologie sociale*. Paris, Presses Universitaires de France.
- MOSCOVICI S. (1989): Preconditions for explanation in social psychology. *European Journal of Social Psychology*, 19, pp. 409-430.
- MOSCOVICI S. (1992a): Présentation au numéro « Nouvelles voies en psychologie sociale ». *Bulletin de Psychologie*, N°45, pp. 137-143.
- MOSCOVICI S. (1992b): La nouvelle pensée magique. *Bulletin de psychologie*, N°45, pp. 302-323.
- MOSCOVICI S (1993): Which histories to write? What stories to tell! *Sociétés contemporaines*, N°13, pp. 25-33.
- MOSCOVICI S et VIGNAUX G. (1994): Le concept de Thémata. In C. Guimelli (Dir.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- MOSCOVICI S. (2004): Préface au livre *Psichologia Sociala* (1996), *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, N°62, pp. 5-11.
- MUCCHIELLI L. (2004): Sociologie et psychologie : l'appel à un territoire commun. Vers une psychologie collective (1890-1940). In L. Mucchielli, *Mythes et histoire des sciences humaines*. Paris, La Découverte.
- NECULAU A. (2004): Commentaires : une préface « Manifeste ». *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, N°62, pp. 13-17.
- ROUQUETTE M.-L. (1994): *Sur la connaissance de masses*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.